

Académie Royale
de Langue et de Littérature
Françaises



BULLETIN

TOME XIV — N° 5
NOVEMBRE 1935

SOMMAIRE

Hommage à la mémoire de la Reine Astrid (Discours de M. Louis Delattre).....	161
La Métamorphose de « Dom Placide » (Lecture faite à la séance du 19 octobre par M. Gustave Charlier).....	163
Chronique :	
Missions à Paris (Rapport de M. Louis Delattre, directeur).	173
Livres reçus	175

SÉANCE DU 19 OCTOBRE 1935

En ouvrant la séance le Directeur M. Louis DELATTRE adresse cet hommage à la mémoire de la Reine Astrid :

Messieurs,

Permettez-moi, avant d'ouvrir la séance, de vous rappeler que, depuis la dernière assemblée, la Belgique s'est vue plongée dans un deuil atroce par la mort de Sa Majesté la Reine Astrid.

Ce n'est pas, Messieurs, à des cœurs de votre sensibilité, à des esprits de votre ouverture, que je dois évoquer le souvenir des manifestations véritablement troublantes de la douleur de la Nation, absolue et unanime en cette terrible occasion.

Les larmes du peuple que nous avons vues couler à la mort tragique d'Albert le Bien-Aimé, nous les avons revues à l'annonce de la catastrophe qui nous arrachait littéralement des bras la plus généreuse des Souveraines, la plus tendre des Mères, la plus gracieuse des Epouses.

C'étaient les larmes pures, les plus terribles à voir, d'un peuple sensible entre tous les peuples, malgré les apparences parfois contradictoires; d'un peuple qui, à défaut de goûter comme il conviendrait la poésie des poètes, est profondément remué par le sentiment le plus pathétique du cœur humain, la poésie de la jeunesse, de la beauté, du bonheur.

S'il n'est pas donné à tous les peuples de savoir pleurer ainsi, disons avec respect à notre Roi, dans la plus cruelle

situation qui puisse accabler un homme; disons qu'il n'est pas donné à tous les rois de voir pleurer un peuple comme il vit pleurer la Belgique dans la pompe funèbre de son amour.

Le bonheur est une chose, sur la terre, si merveilleuse et si rare, que pour en avoir été touché au sein de son royal foyer, notre jeune Roi, plongé au plus profond de la misère humaine, nous en paraît illuminé et comme sacré.

Laissez-moi dire, Messieurs, que l'Académie, depuis le jour terrible, contemple avec émotion cette force tragique d'une effroyable et subite douleur resserrant les liens d'un peuple à son Roi et des sujets entre eux, par le pouvoir divin des larmes.

La Métamorphose de “Dom Placide”

(Lecture faite à la séance du 19 octobre par M. Gustave CHARLIER)

Dans nos lettres nationales d'avant 1880, l'unique roman d'Eugène Van Bemmél occupe une place à part. *Dom Placide* a beau évoquer la vie d'une de nos grandes abbayes à la fin de l'Ancien Régime et dérouler son action aux jours de la Révolution brabançonne et de l'invasion française, l'histoire n'y fournit guère qu'un cadre général, des arrière-plans sobrement esquissés et quelques péripéties secondaires. D'un bout à l'autre du récit, l'accent se trouve mis sur l'analyse délicatement nuancée d'une passion juvénile, que nimbe bientôt de mélancolie la lente approche de la mort. Nos romanciers ne nous avaient pas accoutumés à ces peintures d'âmes aux demi-teintes subtiles, et ici la simplicité dépouillée d'un style sans éclat s'accordait à merveille avec le caractère tout psychologique de la fiction.

Mais était-ce bien une pure fiction ? L'auteur, il est vrai, présentait ces pages comme les mémoires authentiques du dernier moine de Villers. Subterfuge par trop usé, auquel personne ne se laissa prendre. Par contre, des contemporains avertis décelèrent sans trop de peine, sous le camouflage historique, un véritable récit autobiographique, que l'on a pu rapprocher parfois de l'*Adolphe* de Benjamin Constant ou du *Dominique* de Fromentin.

Il n'y a guère lieu d'en douter : la passion traversée du novice Germain Lillois pour l'exquise Berthe de Rameau, c'est bien celle de Van Bemmél lui-même pour cette Félicie-Emilie Cousin, qu'il finit par épouser et qu'il devait perdre neuf ans plus tard. Le narrateur s'est borné à renverser, dans le roman, les situations sociales des héros de l'idylle vécue. M. Henri Liebrecht l'a fort justement noté en tête d'une

réédition récente : « Par délicatesse, il a donné à Mlle de Rameau un titre de noblesse qui, dans la réalité, lui appartenait, tandis que Dom Placide est de naissance et de fortune plus humbles, ainsi que l'était Mlle Cousin. Puis, jetant un voile discret sur les années heureuses de son union, il mêle à la maladie et à la mort de Berthe de Rameau l'émotion douloureuse qu'il a éprouvée lorsque sa femme mourut. D'un bout à l'autre du roman, il a laissé parler son cœur avec une sincérité dont la discrétion atténue ce que pourrait avoir de trop vif l'expression d'une douleur que le temps n'a point endormie » (1).

Faut-il aller plus loin et reconnaître dans le baron de Stassart, ami et protecteur de Van Bommel, le modèle de son Dom Anselme ? Avouons que, pour notre part, nous hésitons quelque peu à rapprocher ce paisible fabuliste du prieur aux aspirations révolutionnaires. Tout au plus a-t-il pu fournir à ce dernier caractère quelques traits fort superficiels. Aussi bien n'importe-t-il guère. L'essentiel, c'est que *Dom Placide* se trouve être, pour une large part, un récit autobiographique déguisé en roman historique. On pouvait même conjecturer que l'intention première de l'auteur avait été d'évoquer son amour de jeunesse, et que le cadre dix-huitième siècle n'était là qu'un paravent commode, imaginé ensuite à seule fin de dérouter les curiosités indiscrètes.

Or il n'en va pas ainsi. Telle est la révélation inattendue qu'apporte un curieux document, conservé parmi les papiers inédits du romancier (2). Nous l'avons découvert dans une

(1) Eugène Van Bommel, *Dom Placide, mémoires du dernier moine de l'abbaye de Villers*, Bruxelles, Office de Publicité, s. d. (1934). Préface, pp. xvi-xvii. — Dans la notice biographique qu'il a consacrée à son ami Van Bommel au lendemain de sa mort, Charles Potvin appelait déjà *Dom Placide* « une page d'autobiographie ». Un autre intime du disparu, Ferdinand Gravrand, auquel il avait soumis son texte avant l'impression, lui écrivait à ce propos, le 23 décembre 1881 : « Je doute que *Dom Placide* soit « une page d'autobiographie ». S'il y a là quelque allusion, elle s'appliquerait plutôt au père Van Bommel qu'au fils ». (*Lettre inédite*). Potvin, cependant, qui a tenu soigneusement compte d'autres critiques de Gravrand, n'a, par contre, rien changé à cet endroit de sa notice. Il avait sans doute ses raisons.

(2) Ce qui en subsiste est conservé à la Bibliothèque de l'Université libre de Bruxelles.

modeste chemise qui porte, de sa main, cette indication : *Bribes littéraires, que j'ai tenu à conserver comme souvenirs personnels, mais dont rien n'est à publier.* Pour les quelques pages dont il s'agit, nous oserons passer outre à cette défense posthume. Aussi bien Van Bemmél, qui professa longtemps l'histoire littéraire, nous pardonnerait-il à la faveur de notre intention. Car notre unique dessein est de tâcher d'éclairer et de préciser la genèse même de la meilleure de ses œuvres.

Notre trouvaille n'est pas autre chose, en effet, que le plan primitif du roman de 1875. Ou c'en est, si l'on veut, le scénario, rapidement jeté sur le papier, dans tout le négligé de l'improvisation, en une suite de notes brèves, destinées à servir d'aide-mémoire ou de fil conducteur. Rien ne permet, par malheur, de dater ce précieux document. Mais tout autorise à penser qu'il est sensiblement antérieur à l'époque de la rédaction définitive ⁽¹⁾. Car, on le verra, de cette sorte d'ébauche préparatoire au récit complet et achevé, le sujet a subi une transformation singulière. Elle a dû s'opérer peu à peu dans l'esprit de l'écrivain, au cours d'une lente incubation. Aussi bien, ce premier jet porte-t-il les traces indiscutables d'une inexpérience et même d'une naïveté qui trahissent la jeunesse, et Van Bemmél avait dépassé la cinquantaine lorsqu'il a publié son roman.

Le manuscrit débute en ces termes :

Plan d'un roman

intitulé Don (sic) Placide, ou bien : Le dernier moine de Villers.

L'ABBAYE DE VILLERS

Jeune et enthousiaste, élevé à la campagne, lu furtivement des livres. Poésie exaltée, imagination rêveuse, idées sur le néant du monde, qu'il ne connaît pas.

Comme il étudie beaucoup, on le destine à la prêtrise.

Arrive par hasard à l'abbaye de Villers.

(1) Il n'est pas, à cet égard, sans intérêt de noter que Van Bemmél s'est intéressé très tôt à l'abbaye de Villers. A vingt-trois ans, il lui consacrait déjà un article dans la *Revue de Belgique* (n° du 15 novembre 1847, pp. 176-185).

La situation le séduit ; puis cet oubli profond, cette retraite.
 Description de l'abbaye, telle qu'elle était vers 1780.
 Les moines lui paraissent si bons, si aimables.
 La charité exercée par les moines, l'esprit de l'Évangile.
 Puis l'étude, une bibliothèque nombreuse, les prédications, les
 missions à l'étranger.
 Vie de dévouement, aliment à sa jeune âme.
 Il demande à entrer comme novice à l'abbaye.
 On lui refuse d'abord, pour le stimuler davantage.
 C'est une grande faveur à accorder.
 On l'interroge.
 Est-ce par dépit du monde, par amour rebuté ?
 Non. Il a aimé, passagèrement : une coquette l'a trompé.
 La belle affaire ! Il l'a oubliée depuis longtemps.
 Il est au-dessus de l'amour ; il le croit du moins et se fait illusion.
 C'est par amour de Dieu qu'il veut s'ensevelir dans un monas-
 tère. Il le croit du moins, et il le persuade aux moines et à l'abbé.
 Se fait novice ; habite le quartier des novices.
 Description. Vie douce et molle, appât.
 Cela ne lui va point ; il préfère les rigueurs monastiques.
 Ses compagnons tout différents.
 Ils s'imaginent que leur vie va continuer ainsi.
 Ils sont fiers du logement de l'abbé, et croient que la vie de l'abbé
 leur est réservée à eux-mêmes.
 Un seul de ses compagnons sympathise avec lui.
 Mais c'est une âme faible, qui cherche dans l'abbaye un refuge
 contre la terreur que lui inspire le monde.
 Intime union de ces deux jeunes gens.
 Enfin, il est fait moine ; on le met à la bibliothèque.
 Il est au comble de ses vœux.
 Il prêche ; il a du succès.
 Il écrit un journal de ses pensées intimes.
 Dans les environs déjà il a de la réputation ; on le mande.
 Il a la permission de sortir.
 Ces succès excitent la jalousie ; on l'épie.
 Il va plusieurs fois chez une vieille dame sortie de France et
 retirée près de là avec sa nièce.
 Portrait de la jeune personne.

*Premières atteintes de l'amour dans l'âme du jeune homme.
Inquiétudes vagues ; il n'ose s'en rendre compte.*

Il prie ; il jeûne.

L'étude lui sourit moins.

Il ne sait plus où il en est.

*Un monde nouveau se découvre, et il s'efforce de fermer les yeux.
Pourtant cela va de plus en plus...*

Jusqu'ici le *Plan* préfigure avec une relative exactitude le début du roman. Son héros anonyme apparaît bien comme une première épreuve, encore un peu floue, du Germain Lillois que nous connaissons. Notons cependant déjà que certains traits vont, par la suite, modifier ce caractère. Ainsi le novice de 1875 n'aura plus connu cette déception amoureuse dont parle notre texte. Cette aventure de jeunesse sera désormais attribuée au frère Sylvain, qu'il faut reconnaître dans ce moine à l'âme faible avec lequel sympathise bientôt le narrateur prétendu. Sans doute, à la réflexion, Van Bommel a-t-il préféré garder à son héros une complète inexpérience des choses de l'amour.

D'autre part, le tableau de la vie conventuelle s'est, de l'ébauche au récit définitif, notablement enrichi et circonscancié. Outre les fonctions de bibliothécaire, Lillois remplira aussi tour à tour celles de pharmacien et d'organiste. Quant aux autres moines, présentés d'abord, à une seule exception près, sous des couleurs uniformément déplaisantes, ils vont être, somme toute, mieux traités dans le roman. Du *Plan* à ce dernier, le préjugé anti-monacal de l'auteur semble bien avoir baissé de plusieurs tons. Ou plutôt il s'est, en 1875, concentré sur un seul des cénobites, qui jouera un rôle de traître sournois : ce sera le frère convers Siméon, qui n'existait pas dans le premier jet.

Il n'est du reste pas le seul personnage ajouté pour animer et compliquer l'action. Nulle trace, en effet, dans le *Plan*, ni du musicien Dutillot, ni des voisins Vanderrit, ni, par conséquent, de la dévote et inflammable Mlle Odile. Notons surtout que l'héroïne elle-même s'y trouve simplement désignée comme la nièce d'une « vieille dame sortie de

France », sans que lui soient le moins du monde attribuées la fortune et la noblesse de l'aristocratique Berthe de Rameau. Or le candide amoureux lui-même, bien qu'« élevé à la campagne » n'est pas primitivement donné comme le fils inculte d'un humble fermier, ce qui sera le cas de Germain Lillois. Rien ne s'oppose donc, dans le premier jet, à ce que le jeune moine, délié de ses vœux et rentré dans le siècle, épouse la séduisante étrangère. Du moins nul conflit social ne s'y trouve ébauché. Et voilà qui semble bien indiquer que Van Bemmél ne songeait pas tout d'abord à transposer sa propre histoire dans sa fiction.

La divergence la plus frappante entre les deux textes, c'est toutefois l'absence complète, dans l'esquisse première, d'un personnage qui aura, en 1875, un rôle capital : le prieur Dom Anselme. Ce protecteur et ce confident du tendre Germain, ce moine aux idées larges, dont on finira par apprendre qu'il est le propre père de la douce Berthe, on a beau le chercher dans le *Plan*, on ne l'y trouve point. Or son intervention va prendre, dans la version définitive, une telle importance que toute l'action romanesque en sera profondément transformée.

Mais voyons comment continue à se dérouler le scénario primitif :

Un jour, il est saisi dans sa chambre et conduit brutalement chez l'abbé, qui lui lance des paroles ambiguës et l'envoie (aux oubliettes) en prison.

Il y reste plusieurs jours sans savoir pourquoi ces rigueurs, ou plutôt il craint que ce ne soit la découverte de son amour naissant, et il s'étonne de se voir deviner.

Il craint, il se désespère.

Un billet de son ami, glissé par un soupirail, lui apprend que la jalousie ingénieuse des moines a découvert le journal qu'il écrivait.

Ce journal est effectivement fénelonien : pur amour de Dieu, aspirations ; cela sent l'hérésie, si l'on veut.

Et l'on veut.

Il se console. Mais l'amour reprend de plus belle, surtout maintenant où toute diversion manque.

Il n'en peut plus.

Réduit à l'extrémité, il faut qu'il revoie celle qu'il aime.

C'est plus fort que tout.

Pour sortir (des oubliettes) de prison, il se fait hypocrite.

Il feint de se repentir, il abjure ses erreurs.

Il promet ce qu'on veut.

Son ami s'étonne et lui en parle.

Alors, ne pouvant supporter ces reproches, il avoue à son ami.

Celui-ci est épouventé...

Cet épisode de l'arrestation et de la captivité a complètement disparu du roman de 1875. Aussi bien, si les sentiments de Germain Lillois y sont restés « féneloniens », son mysticisme, prudemment bridé par le prier, n'y produit nul éclat fâcheux. Du reste, il ne tient plus aucun journal dont la découverte puisse faire scandale.

Mais, après ces scènes dramatiques, le *Plan* revient à l'idylle :

En parlant de cet amour, cet amour prend de la consistance.

Il peut sortir de nouveau.

Le premier jour, il n'ose pas aller chez la jeune fille.

Il regarde de loin le château.

Il a peur de tout ; son amour le rend prudent et adroit.

Il s'en aperçoit et le déplore.

Enfin il retourne chez son amante qui, dans la joie de le revoir, laisse apercevoir également son amour.

Nouveaux troubles, nouvelles tergiversations.

Cela le conduit tout de suite à quelque chose de réel.

Jusque-là, imaginations vagues et pures.

Que faire ?

Rien, se laisser aller.

Mais le devoir parle souvent haut.

Jusque-là, pas d'aveux.

Il prend enfin un parti, et, consultant son devoir, il se décide à partir pour une mission dans le Canada.

Car il est sûr de l'amour de la jeune fille, il ne peut s'y tromper, et que faire ?

Le confessionnal.

Il se rend chez la jeune fille pour lui annoncer son départ. Alors tout se rompt. Expansion, aveux ; tout est perdu...

Ces péripéties se retrouvent à peu près dans le texte définitif. Mais combien plus graduées et plus finement nuancées ! Manque seule l'intervention du confesseur, dont le prieur a pris la place. Le *Plan* va, du reste, précipiter le dénouement fatal :

Il évite de retourner chez la jeune fille.

L'abbé l'y engage. Cela l'étonne.

L'abbé aussi y allait, et ne semblait s'apercevoir de rien.

Cependant la jeune fille dépérit à vue d'œil.

Il s'en accuse et le lui dit.

Ce n'est rien, dit-elle.

Elle chantait toujours une certaine mélodie.

Il se plaisait à l'écouter.

La jeune fille meurt presque subitement.

Désespoir indescriptible.

On conduit le corps à l'église de Villers, malgré l'opposition de quelques moines.

Pendant la nuit, on entend l'orgue jouer la mélodie favorite de la jeune fille.

Surprise et terreur des moines qui dorment près de là.

C'était le jeune homme ; il était là dans l'église.

Il y reste encore longtemps, entend du bruit : c'est l'abbé et un autre moine qui entrent furtivement.

Le moine dit à l'abbé qu'on a entendu l'orgue ; l'abbé rit. Le jeune homme entend tout de derrière un pilier.

Ils vont près de la morte et se disposent à l'enlever.

Le jeune homme s'élançe, terrasse l'abbé, lui demande ce qu'il veut faire.

L'abbé ne sait que balbutier et se laisse accuser de crimes imaginaires.

Il trouve pourtant une excuse, dit qu'il veut faire une prière sur le corps et s'avance vers le cercueil.

Le jeune homme voit le mouvement d'un bras, et, s'approchant, voit du sang ; il ne comprend plus rien.

Puis une horrible lueur éclaire son esprit. La jeune fille a été endormie au moyen d'un narcotique pour être transportée à l'abbaye, et l'abbé, ne pouvant réaliser son projet, vient de tuer la jeune fille.

Les deux rivaux restent en présence ; le troisième moine s'est enfui.

Le jeune homme va tuer l'abbé ; il l'a saisi ; mais il s'arrête, il hésite, mille passions se combattent.

Il le laisse vivre, mais le menace de tout révéler s'il ne se repent pas, etc.

Puis il passe la nuit en prières et en méditations...

Que nous voilà donc loin, avec cette scène d'un romantisme frénétique, du paisible et délicat récit de 1875 ! Cette maladroite reprise du vieux thème de la « morte vivante » (1) fait songer aux plus grossiers mélodrames du théâtre révolutionnaire, à moins qu'elle n'évoque ces « romans noirs » que commirent, au début du siècle dernier, des imitateurs de Mme Radcliffe ou du *Moine* de Lewis. Quand Van Bommel esquissait en traits sommaires la figure de cet abbé libidineux et criminel, il avait sans doute dans l'esprit le Claude Frollo de Victor Hugo, ou encore il venait de lire *Le Juif Errant* d'Eugène Sue.

Comme il a dû sourire plus tard de ses outrances de jeunesse ! Le fait est qu'il n'en a rien gardé dans son texte définitif, rien, sauf un trait, d'ailleurs transposé : le chant d'orgue dans l'église de Villers. Mais au lieu de bercer de son air favori la léthargie d'une fausse morte, il orchestrera des accents liturgiques du *Dies irae* le sac de l'abbaye par les républicains français.

Cette scène de désordre procure, comme on sait, au roman de 1875 sa catastrophe finale, et il s'achève dès lors en peu de lignes. Mais il n'en allait pas de même dans l'ébauche préparatoire, qui accumulait de nouvelles péripéties :

(1) Sur ce thème et ses transformations, du moyen âge à nos jours, voir le livre du regretté Henri Hauvette : *La « Morte vivante », étude de littérature comparée*, Paris, 1933.

Pendant quelques jours, le jeune homme est en proie à sa douleur, mais on le laisse libre.

Du reste, sachant qu'il est craint à cause du secret qu'il possède, il est sur ses gardes.

Mais un jour, il est surpris adroitement et jeté dans les oubliettes.

On veut le laisser mourir de faim.

Son ami parvient à lui faire passer des aliments.

Pendant ce temps, la révolution branbançonne se fait. Les abbés y prennent part. C'est de l'histoire.

Puis la prise de l'abbaye.

Délivrance du jeune homme.

Il part et se fait soldat.

Vers 1815, il revient à l'abbaye ruinée, abandonnée, telle qu'elle est aujourd'hui.

Van Bemmél a été, sans conteste, bien inspiré en renonçant à cette fin languissante, où l'évocation des temps révolutionnaires prenait décidément le pas sur la fiction. Mieux valait — et il l'a compris — distribuer les éléments historiques tout le long de son intrigue, dont ils forment, en quelque manière, la toile de fond.

Mais surtout quelle différence entre le sombre et invraisemblable feuilleton qu'il avait d'abord esquissé et le roman d'analyse, tout en subtiles nuances, qui verra le jour en 1875 ! Du *Plan* à la réalisation finale, *Dom Placide* a subi une métamorphose presque complète. Les données autobiographiques qui sont venues s'insérer dans la trame du récit en ont du tout au tout modifié le caractère. Les inventions extravagantes se trouvent avoir fait place à des sentiments vrais, finement notés sur un ton d'émotion contenue. Les mérites que l'on se plaît aujourd'hui à reconnaître au roman d'Eugène Van Bemmél, avouons qu'il les a presque tous acquis au cours de cette profonde et habile transformation de l'esquisse primitive. *Dom Placide* n'a rien perdu tant s'en faut, à être de la sorte, selon le mot de Vigny, « une pensée de jeunesse réalisée dans l'âge mûr ».

Gustave CHARLIER.

CHRONIQUE

MISSIONS A PARIS

RAPPORT DE M. LOUIS DELATTRE, DIRECTEUR

Je dois à l'Académie de lui rendre compte de la participation que j'ai prise, à son ordre, aux fêtes et cérémonies du troisième centenaire de l'Académie française et du Muséum de Paris en juin dernier.

J'y ai trouvé, vous vous en doutez bien, un accueil charmant. Messe solennelle, exposition de livres rares, spectacles de comédie et de danse, banquets nombreux et somptueux, réceptions à l'Elysée, à l'Hôtel de Ville et au faubourg St-Germain, garden-parties à Chantilly, jusqu'à la réception d'un immortel sous la Coupole, tout a été prodigué par les plus aimables hôtes pour charmer leurs invités.

Le succès de ces fêtes fut complet tant à l'Institut qu'au Jardin des Plantes et, quelque fatigue que cette honorable mission m'ait causée, c'est avec reconnaissance que je vous témoigne, Messieurs, du plaisir que j'ai eu à la remplir intégralement.

Cependant, je manquerais à mon rôle de confiance, si je n'exprimais à l'Académie le sentiment de satisfaction toute particulière avec laquelle, en toute occasion, durant ces cérémonies, j'ai trouvé dans les représentants des divers corps officiels et sociétés savantes, et notamment l'Académie flamande à Paris, les témoignages de la plus flatteuse déférence pour votre compagnie.

Si j'ai éprouvé, Messieurs, quelque fierté d'être salué, comme porteur de vos adresses, par quelques-uns des plus illustres Français, je dois à la vérité de vous dire que j'ai ressenti non moins de joie à me persuader, au milieu de ces artistes et savants belges à Paris, qu'il ne serait peut-être pas aussi impossible qu'on l'a semblé croire, de nouer, en Belgique,

des relations suivies et cordiales entre certains grands corps littéraires et votre Académie.

C'est ainsi que le voyage à Paris, Messieurs, où vous aviez bien voulu m'embarquer, m'a fait comme tous mes autres voyages — au retour — et je vous en remercie, meilleur Belge.

LIVRES REÇUS

H. GLAESENER. — *La Genèse du « Louis XI » de Delavigne* Extrait de la Revue belge de Philologie et d'Histoire Bruxelles, 1935.

Le même — *La « Maréchale d'Ancre » d'Alfred de Vigny et ses sources françaises.* Extr. de la Rev. belge de Philol. et d'Hist. Bruxelles, 1933.

René VANDER ELST. — *Meuse.* Poèmes. Bruxelles. Les Editions littéraires.

Henri SIMON. — *Li Pan dè bon Dieu.* Préface et glossaire de Jean Haust. Deuxième édition. Collection « Nos Dialectes ». Institut de Dialectologie Wallonne (Université de Liège). Liège, Vaillant-Carmanne, 1935.

Jules MINNE. — *Naissance du Poème.* Ed. du Septentrion. Bruxelles, 1935.

Albert BOUCKAERT. — *Belgique-Congo en avion.* Bruxelles. Renaissance du Livre, 1935.

LISTE DES MEMBRES DE L'ACADÉMIE

Membres belges

- MM. FRANZ ANSEL, avenue Marie-José, 52, Bruxelles.
ALPHONSE BAYOT, rue Marie-Thérèse, 5, Louvain.
CHARLES BERNARD, 50, avenue de la Toison d'Or, Bruxelles.
EMILE BOISACQ, 271, chaussée de Vleurgat, Bruxelles.
H. CARTON DE WIART, chaussée de Charleroi, 137, Bruxelles.
GUSTAVE CHARLIER, 183, avenue Milcamps, Bruxelles.
LÉOPOLD COUROUBLE, 4, rue Adolphe Guiol, Toulon (Var).
HENRI DAVIGNON, 76, rue de Trèves, Bruxelles.
LOUIS DELATTRE, rue Beeckman, 28, Uccle.
JULES DESTRÉE, rue des Minimes, 45, Bruxelles.
GEORGES DOUTREPONT, rue des Joyeuses Entrées, 26, Louvain.
LOUIS DUMONT-WILDEN, 181, avenue de Paris, Rueil (Seine-et-Oise).
JULES FELLER, rue Bidaut, 19, Verviers.
GEORGE GARNIR, rue du Cadran, 7, Bruxelles.
VALÈRE GILLE, rue Lens, 18, Bruxelles.
EDMOND GLESENER, rue Alphonse Hottat, 21, Bruxelles.
JEAN HAUST, rue Fond Pirette, 75, Liège.
MAURICE MAETERLINCK, villa Orlamonde, Nice.
GEORGES MARLOW, 523, avenue Brugmann, Bruxelles.
ALBERT MOCKEL, avenue de Paris, 179, Rueil (S.-et-O.).
GEORGES RENCY, avenue Jean Linden, 53, Bruxelles.
HENRI SIMON, à Lincé-Sprimont.
PAUL SPAAK, 76, rue Saint-Bernard, Bruxelles.
HUBERT STIERNET, 149, rue Stéphanie, Bruxelles.
LUCIEN-PAUL THOMAS, La Roseraie-La Hulpe.
GUSTAVE VANZYPE, rue Félix Delhasse, 24, Bruxelles.
GEORGES VIRRÈS, Lummen (Limbourg).
MAURICE WILMOTTE, rue de l'Hôtel des Monnaies, 84, Bruxelles.

Membres étrangers

- MM. GABRIELE D'ANNUNZIO, Gardone (Italie).
FERDINAND BRUNOT, rue Leneveux, 8, Paris.
EDOUARD MONTPETIT, 180, rue Saint-Jacques, Montréal (Canada).
J. J. SALVERDA DE GRAVE, 4, Nieuwe Hilversumsche Weg, Bussum
(Hollande).
BENJAMIN VALLOTTON, La Colline, Six Fours (Var) France.
EMMANUEL WALBERG, Université de Lund (Suède).
FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN (Paris).
EUGENIO DE CASTRO, Université de Coïmbre.
- M^{me} COLETTE, Paris.

Membres décédés

- MM. IVAN GILKIN, 1924.
ERNEST VERLANT, 1925.
GEORGES EEKHOUD, 1927.
AUGUSTE DOUTREPONT, 1929.
ALBERT GIRAUD, 1929.
FERNAND SEVERIN, 1961.
CHRISTOFER NYROP, 1931.
MAX ELSKAMP, 1931.
- M^{me} ANNA DE NOAILLES, 1933.
- MM. ALBERT COUNSON, 1933.
EMILE VAN ARENBERGH, 1934.
HUBERT KRAINS, 1934.
ARNOLD GOFFIN, 1934.
BRAND WHITLOCK, 1934.

PUBLICATIONS DE L'ACADÉMIE

Communications

- Charles Van Lerberghe*. Esquisse d'une biographie, par Fernand SEVERIN.
- Littérature et Philologie*, par Jules FELLER.
- La langue scientifique en Belgique*, par Albert COUNSON.
- Le Premier « Tartuffe »*, par Gustave CHARLIER.
- Le Français à Gand*, par Albert COUNSON.
- Michel-Ange*, par Arnold GOFFIN.
- Eugène Demolder*, par Hubert KRAINS.
- Qu'est-ce que la civilisation ?* par Albert COUNSON.
- La Clef de « Clitandre »*, par Gustave CHARLIER.
- Ronsard et la Belgique*, par Gustave CHARLIER.
- De Babel à Paris ou l'Universalité de la langue française*, par Albert COUNSON.
- L'évolution du type de Pierrot dans la littérature française*, par Georges DOUTREPONT.
- Les Classiques jugés par les Romantiques*, par Georges DOUTREPONT.
- Autour du « Premier Tartuffe »*, par Gustave CHARLIER.
- Une amie belge de Louis Veuillot*, d'après une correspondance inédite, par Henri DAVIGNON.

Mémoires

- Les Sources de « Bug Jargal »*, par Servais ETIENNE.
- L'Originalité de Baudelaire*, par Robert VIVIER.
- Charles De Coster*, par Joseph HANSE.
- L'Influence du naturalisme français en Belgique*, par Gustave VANWELKENHUYZEN.
- Introduction à l'Histoire de l'Esthétique française*, par Arsène SOREIL.
- Les Etrangers dans les divertissements de la Cour, de Beaujoyeux à Molière*, par Marcel PAQUOT.
- Etude philologique sur la langue, le vocabulaire et le style du chroniqueur Jean de Haynin*, par Marthe BRONCKART.
- La littérature et les médecins en France*, par Georges DOUTREPONT.
- Edmond Picard et le Réveil des Lettres belges, 1881-1888*, par François VERMEULEN.
- Les sources allemandes des œuvres poétiques d'André Van Hasselt*, par Madeleine REICHERT.
- Les Légendes épiques carolingiennes dans l'Œuvre de Jean d'Outre-merse*, par Louis MICHEL.

Textes anciens

- Le Poème moral*. Traité de vie chrétienne écrit dans la région wallonne vers l'an 1200. Edité par Alphonse BAYOT.
- La Trage-Comédie pastorale (1594)* publiée avec une introduction et des notes par Gustave CHARLIER.

Rédition

- Octave PIRMEZ. — *Jours de Solitude*. Édition du Centenaire, publiée avec une introduction de Paul Champagne, par G. Charlier.